**Descriptif 2019-2020**

**Photocopie des textes étudiés**

**Lycée Matisse de Vence**

**1°G1, 1°G3, 1°G4**

**1° Objet d’étude**

**Le théâtre du XVIIe siècle au XXI° siècle :**

- l’œuvre et le parcours associé fixés par le programme : ***La comédie du valet***.

**Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro***

- la lecture cursive d’au moins une pièce de théâtre appartenant à un autre siècle que celui de l’œuvre au programme :

**Ionesco, *Le Roi se meurt***

**Parcours** : ***La comédie du valet***.

**1. Molière, *Les Fourberies de Scapin*, acte III, scène 2, 1671**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20  25  30  35 | **GÉRONTE.-** Ne saurais-tu trouver quelque moyen pour me tirer de peine ?  **SCAPIN.-** J’en imagine bien un ; mais je [cour](http://www.toutmoliere.net/spip.php?article180)rais risque moi, de me faire assommer.  **GÉRONTE.-** Eh, Scapin, montre-toi serviteur zélé. Ne m’abandonne pas, je te prie.  **SCAPIN.-** Je le veux bien. J’ai une tendresse pour vous qui ne saurait souffrir que je vous laisse sans se[cour](http://www.toutmoliere.net/spip.php?article180)s.  **GÉRONTE.-** Tu en seras récompensé, je t’assure ; et je te promets cet habit-ci, quand je l’aurai un peu usé.  **SCAPIN.-** Attendez. Voici une affaire que je me suis trouvée fort à propos pour vous sauver. Il faut que vous vous mettiez dans ce sac et que...  **GÉRONTE, *croyant voir quelqu’un*.-** Ah !  **SCAPIN.-** Non, non, non, non, ce n’est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là dedans, et que vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos, comme un paquet de quelque chose, et je vous porterai ainsi au travers de vos [ennemis](http://www.toutmoliere.net/spip.php?article205), jusque dans votre maison, où quand nous serons une fois, nous pourrons nous barricader, et envoyer quérir main-forte contre la violence.  **GÉRONTE.-** L’invention est bonne.  **SCAPIN.-** La meilleure du monde. Vous allez voir. (*À part*.) Tu me payeras l’imposture.  **GÉRONTE.-** Eh ?  **SCAPIN.-** Je dis que vos [ennemis](http://www.toutmoliere.net/spip.php?article205) seront bien attrapés. Mettez-vous bien jusqu’au fond, et surtout prenez garde de ne vous point montrer, et de ne branler pas, quelque chose qui puisse arriver.  **GÉRONTE.-** Laisse-moi faire. Je saurai me tenir...  **SCAPIN.-** Cachez-vous. Voici un spadassin qui vous cherche. (*En contrefaisant sa voix.*) "Quoi ? Jé n’aurai pas l’abantage dé tuer cé Geronte, et quelqu’un par charité né m’enseignera pas où il est ?" (*À Géronte avec sa voix ordinaire.*) Ne branlez pas. (*Reprenant son ton contrefait.*) "Cadédis, jé lé trouberai, sé cachât-il au centre dé la terre." (*À Géronte avec son ton*[*nature*](http://www.toutmoliere.net/spip.php?article272)*l.)* Ne vous montrez pas. (*Tout le langage gascon est supposé de celui qu’il contrefait, et le reste de lui.*) "Oh, l’homme au sac !" Monsieur. "Jé té vaille un louis, et m’enseigne où put être Géronte." Vous cherchez le seigneur Géronte ? "Oui, mordi ! Jé lé cherche." Et pour quelle affaire, Monsieur ? "Pour quelle affaire ?" Oui. "Jé beux, cadédis, lé faire mourir sous les coups de vaton." Oh ! Monsieur, les coups de bâton ne se donnent point à des gens comme lui, et ce n’est pas un homme à être traité de la sorte. "Qui, cé fat dé Geronte, cé maraut, cé velître ?" Le seigneur Géronte, Monsieur, n’est ni fat, ni maraud, ni belître, et vous devriez, s’il vous plaît, parler d’autre façon. "Comment, tu mé traites, à moi, avec cette hautur ?" Je défends, comme je dois, un homme d’honneur qu’on offense. "Est-ce que tu es des [amis](http://www.toutmoliere.net/spip.php?article139) dé cé Geronte ?" Oui, Monsieur, j’en suis. "Ah ! Cadédis, tu es de ses [amis](http://www.toutmoliere.net/spip.php?article139), à la vonne hure." *(Il donne plusieurs coups de bâton sur le sac.)* […] |

**2. Marivaux, *La Fausse suivante,* 1729**

**Acte I, scène1**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20  25  30  35 | **FRONTIN** - Je pense que voilà le seigneur Trivelin ; c’est lui-même. Eh ! comment te portes-tu, mon cher ami ?  **TRIVELIN** - À merveille, mon cher Frontin, à merveille. Je n’ai rien perdu des vrais biens que tu me connaissais, santé admirable et grand appétit. Mais toi, que fais-tu à présent ? Je t’ai vu dans un petit négoce qui t’allait bientôt rendre citoyen de Paris ; l’as-tu quitté ?  **FRONTIN** - Je suis culbuté, mon enfant ; mais toi-même, comment la fortune t’a-t-elle traité depuis que je ne t’ai vu ?  **TRIVELIN** - Comme tu sais qu’elle traite tous les gens de mérite.  **FRONTIN** - Cela veut dire très mal ?  **TRIVELIN** - Oui. Je lui ai pourtant une obligation : c’est qu’elle m’a mis dans l’habitude de me passer d’elle. Je ne sens plus ses disgrâces, je n’envie point ses faveurs, et cela me suffit ; un homme raisonnable n’en doit pas demander davantage. Je ne suis pas heureux, mais je ne me soucie pas de l’être. Voilà ma façon de penser.  **FRONTIN** - Diantre ! je t’ai toujours connu pour un garçon d’esprit et d’une intrigue admirable ; mais je n’aurais jamais soupçonné que tu deviendrais philosophe. Malepeste ! que tu es avancé ! Tu méprises déjà les biens de ce monde ! **[…]**  **TRIVELIN** - Il fallut les\* quitter, pour avoir voulu me partager entre les anciens et les modernes. Avais-je tort ?  **FRONTIN** - Non ; tu avais observé toutes les règles de la prudence humaine. Mais je ne puis en écouter davantage. Je dois aller coucher ce soir à Paris, où l’on m’envoie, et je cherchais quelqu’un qui tînt ma place auprès de mon maître pendant mon absence ; veux-tu que je te présente ?  **TRIVELIN** - Oui-da. Et qu’est-ce que c’est que ton maître ? Fait-il bonne chère ? Car, dans l’état où je suis, j’ai besoin d’une bonne cuisine.  **FRONTIN** - Tu seras content ; tu serviras la meilleure fille…  **TRIVELIN** - Pourquoi donc l’appelles-tu ton maître ?  **FRONTIN** - Ah, foin de moi, je ne sais ce que je dis, je rêve à autre chose.  **TRIVELIN** - Tu me trompes, Frontin.  **FRONTIN** - Ma foi, oui, Trivelin. C’est une fille habillée en homme dont il s’agit. Je voulais te le cacher ; mais la vérité m’est échappée, et je me suis blousé comme un sot. Sois discret, je te prie.  **TRIVELIN** - Je le suis dès le berceau. C’est donc une intrigue que vous conduisez tous deux ici, cette fille-là et toi ?  **FRONTIN** - Oui. *(À part.)* Cachons-lui son rang… Mais la voilà qui vient ; retire-toi à l’écart, afin que je lui parle.  *Trivelin se retire et s’éloigne.* […] |

*\* son maître, partisan des Anciens et son épouse, partisane des Modernes*

**Marivaux, *La Fausse suivante,* 1729**

**3. Jean Genet, Les *Bonnes,* début, 1947**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20  25  30 | CLAIRE. SOLANGE  *La chambre de Madame. Meubles Louis XV. Au fond, une fenêtre ouverte sur la façade de l’immeuble en face. A droite, le lit. A gauche, une porte et une commode. Des fleurs à profusion. C'est le soir. L'actrice qui joue Solange est vêtue d'une petite robe noire de domestique. Sur une chaise, une autre petite robe noire, des bas de fil noirs, une paire de souliers noirs à talons plats.*  **CLAIRE**, *debout, en combinaison1, tournant le dos à la coiffeuse2. Son geste – le bras tendu – et le ton seront d'un tragique exaspéré. –* Et ces gants ! Ces éternels gants ! je l'ai dit souvent de les laisser à la cuisine. C'est avec ça, sans doute, que tu espères séduire le laitier. Non, non, ne mens pas, c'est inutile. Pends-les au-dessus de l'évier. Quand comprendras-tuque cette chambre ne doit pas être souillée ? Tout, mais tout ! ce qui vient de la cuisine est crachat. Sors. Et remporte tes crachats ! Mais cesse !  *Pendant cette tirade, Solange jouait avec une paire de gants de caoutchouc, observant ses mains gantées, tantôt en bouquet, tantôt en éventail.*  Ne te gêne pas, fais ta biche. Et surtout ne te presse pas, nous avons le temps. Sors !  *Solange change soudain d'attitude et sort humblement, tenant du bout des doigts les gants du caoutchouc. Claire s'assied à la coiffeuse. Elle respire les fleurs, caresse les objets de toilette, brosse ses cheveux, arrange son visage.*  Préparez ma robe. Vite le temps presse. Vous n'êtes pas là ? *(Elle se retourne)* Claire ! Claire !  *Entre Solange.*  **SOLANGE** - Que Madame m'excuse, je préparais le tilleul *(Elle prononce tillol.)* de Madame*.*  **CLAIRE** - Disposez mes toilettes3. La robe blanche pailletée. L’éventail, les émeraudes.  **SOLANGE** - Tous les bijoux de Madame ?  **CLAIRE** - Sortez-les. Je veux choisir. (Avec *beaucoup d'hypocrisie.)* Et naturellement les souliers vernis. Ceux que vous convoitez depuis des années.  *Solange prend dans l'armoire quelques écrins qu’elle ouvre et dispose sur le lit.*  Pour votre noce sans doute. Avouez qu'il vous a séduite ! Que vous êtes grosse4 ! Avouez-le !  *Solange s'accroupit sur le tapis et, crachant dessus, cire des escarpins vernis.*  Je vous ai dit, Claire, d'éviter les crachats. Qu'ils dorment en vous, ma fille, qu'ils y croupissent. Ah ! ah ! vous êtes hideuse, ma belle. Penchez-vous davantage et vous regardez dans mes souliers. *(Elle tend son pied que Solange examine.)* Pensez-vous qu'il me soit agréable de me savoir le pied enveloppé par les voiles de votre salive ? Par la brume de vos marécages ?  **SOLANGE**, *à genou et très humble. -* Je désire que Madame soit belle.  **CLAIRE**, *elle s'arrange dans la glace. -* Vous me détestez, n’est-ce pas ? Vous m'écrasez sous vos prévenances, sous votre humilité, sous les glaïeuls et le réséda. *(Elle se lève et d’un ton plus bas.)* On s'encombre inutilement. Il y a trop de fleurs. C'est mortel. *{Elle se mire encore.)* Je serai belle. Plus que vous ne le serez jamais. Car ce n'est pas avec ce corps et cette face que vous séduirez Mario. Ce jeune laitier ridicule vous méprise, et s'il vous a fait un gosse… […] |

**Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, 1784 – 3 extraits**

**1. Acte I, Scène I**

**FIGARO, SUZANNE.**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20  25  30  35  40  45  50  55  60 | **Figaro**. Dix-neuf pieds sur vingt-six.  **Suzanne**. Tiens, Figaro, voilà mon petit chapeau : le trouves-tu mieux ainsi ?  Figaro, *lui prend les mains.* Sans comparaison, ma charmante. Oh ! que ce joli bouquet virginal, élevé sur la tête d’une belle fille, est doux, le matin des noces, à l’œil amoureux d’un époux ! …  **Suzanne**, *se retire.* Que mesures-tu donc là, mon fils ?  **Figaro**. Je regarde, ma petite Suzanne, si ce beau lit que monseigneur nous donne aura bonne grâce ici.  **Suzanne**. Dans cette chambre ?  **Figaro**. Il nous la cède.  **Suzanne**. Et moi je n’en veux point.  **Figaro**. Pourquoi ?  **Suzanne**. Je n’en veux point.  **Figaro**. Mais encore ?  **Suzanne**. Elle me déplaît.  **Figaro**. On dit une raison.  **Suzanne**. Si je n’en veux pas dire ?  **Figaro**. Oh ! quand elles sont sûres de nous !  **Suzanne**. Prouver que j’ai raison serait accorder que je puis avoir tort. Es-tu mon serviteur, ou non ?  **Figaro**. Tu prends de l’humeur contre la chambre du château la plus commode, et qui tient le milieu des deux appartements. La nuit, si madame est incommodée, elle sonnera de son côté : zeste, en deux pas tu es chez elle. Monseigneur veut-il quelque chose ? il n’a qu’à tinter du sien : crac, en trois sauts me voilà rendu.  **Suzanne**. Fort bien ! Mais quand il aura tinté, le matin, pour te donner quelque bonne et longue commission : zeste, en deux pas il est à ma porte, et crac, en trois sauts…  **Figaro**. Qu’entendez-vous par ces paroles ?  **Suzanne**. Il faudrait m’écouter tranquillement.  **Figaro**. Eh ! qu’est-ce qu’il y a, bon Dieu ?  **Suzanne**. Il y a, mon ami, que, las de courtiser les beautés des environs, monsieur le comte Almaviva veut rentrer au château, mais non pas chez sa femme : c’est sur la tienne, entends-tu ? qu’il a jeté ses vues, auxquelles il espère que ce logement ne nuira pas. Et c’est ce que le loyal Basile, honnête agent de ses plaisirs, et mon noble maître à chanter, me répète chaque jour en me donnant leçon.  **Figaro**. Basile ! ô mon mignon, si jamais volée de bois vert, appliquée sur une échine, a dûment redressé la moelle épinière à quelqu’un…  **Suzanne**. Tu croyais, bon garçon, que cette dot qu’on me donne était pour les beaux yeux de ton mérite ?  **Figaro**. J’avais assez fait pour l’espérer.  **Suzanne**. Que les gens d’esprit sont bêtes !  **Figaro**. On le dit.  **Suzanne**. Mais c’est qu’on ne veut pas le croire !  **Figaro**. On a tort.  **Suzanne**. Apprends qu’il la destine à obtenir de moi, secrètement, certain quart d’heure, seul à seule, qu’un ancien droit du seigneur… Tu sais s’il était triste !  **Figaro**. Je le sais tellement, que si monsieur le comte, en se mariant, n’eût pas aboli ce droit honteux, jamais je ne t’eusse épousée dans ses domaines.  **Suzanne**. Eh bien ! s’il l’a détruit, il s’en repent  ; et c’est de la fiancée qu’il veut le racheter en secret aujourd’hui.  **Figaro**, *se frottant la tête.* Ma tête s’amollit de surprise, et mon front fertilisé…  **Suzanne**. Ne le frotte donc pas !  **Figaro**. Quel danger ?  **Suzanne**, *riant.* S’il y venait un petit bouton, des gens superstitieux…  **Figaro**. Tu ris, friponne ! Ah ! s’il y avait moyen d’attraper ce grand trompeur, de le faire donner dans un bon piège, et d’empocher son or !  **Suzanne**. De l’intrigue et de l’argent : te voilà dans ta sphère.  **Figaro**. Ce n’est pas la honte qui me retient.  **Suzanne**. La crainte ?  **Figaro**. Ce n’est rien d’entreprendre une chose dangereuse, mais d’échapper au péril en la menant à bien : car d’entrer chez quelqu’un la nuit, de lui souffler sa femme, et d’y recevoir cent coups de fouet pour la peine, il n’est rien plus aisé ; mille sots coquins l’ont fait. Mais…  *(On sonne de l’intérieur.)* […] |

**2. Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, 1784**

**Acte IV, scène 9**

**du début de la scène à « … la ritournelle du duo recommence »**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20  25  30  35  40  45 | LE COMTE, LA COMTESSE*, assis ;*  *l’on joue les Folies d’Espagne d’un mouvement de marche*  *(Symphonie notée)*  MARCHE  LES GARDES-CHASSE, *fusil sur l’épaule*  L’ALGUAZIL. LES PRUD’HOMMES. BRID’OISON.  LES PAYSANS ET PAYSANNES *en habits de fête.*  DEUX JEUNES FILLES *portant la toque virginale à plumes blanches.*  DEUX AUTRES, *le voile blanc.*  DEUX AUTRES, *les gants et le bouquet de côté.*  ANTONIO *donne la main à* SUZANNE, *comme étant celui qui la marie à* FIGARO.  D’AUTRES JEUNES FILLES *portent une autre toque, un autre voile, un autre bouquet blanc, semblables aux premiers, pour* MARCELINE*.*  FIGARO *donne la main à* MARCELINE*, comme celui qui doit la remettre au DOCTEUR, lequel ferme la marche, un gros bouquet au côté. Les jeunes filles, en passant devant le Comte, remettent à ses valets tous les ajustements destinés à* SUZANNE *et à* MARCELINE.  LES PAYSANS ET LES PAYSANNES *s’étant rangés sur deux colonnes à chaque côté du salon, on danse une reprise du fandango (air noté) avec des castagnettes : puis on joue la ritournelle du duo, pendant laquelle* ANTONIO *conduit* SUZANNE *au comte ; elle se met à genoux devant lui.*  *Pendant que le* COMTE *lui pose la toque, le voile, et lui donne le bouquet, deux jeunes filles chantent le duo suivant (*air noté)  Jeune épouse, chantez les bienfaits et la gloire  D’un maître qui renonce aux droits qu’il eut sur vous :  Préférant au plaisir la plus noble victoire,  Il vous rend chaste et pure aux mains de votre époux.  SUZANNE *est à genoux, et, pendant les derniers vers du duo, elle tire le* COMTE*par son manteau* *et lui montre le billet qu’elle tient : puis elle porte la main qu’elle a du côté des spectateurs à sa tête, où le* COMTE *a l’air d’ajuster sa toque ; elle lui donne le billet.*  LE COMTE *le met furtivement dans son sein ; on achève de chanter le duo : la fiancée se relève, et lui fait une grande révérence.*  FIGARO *vient la recevoir des mains du* COMTE, *et se retire avec elle de l’autre côté du salon, près de* MARCELINE.  (*On danse une autre reprise du fandango pendant ce temps)*  LE COMTE*, pressé de lire ce qu’il a reçu, s’avance au bord du théâtre et tire le papier de son sein ; mais en le sortant il fait le geste d’un homme qui s’est cruellement piqué le doigt ; il le secoue, le presse, le suce, et, regardant le papier cacheté d’une épingle, il dit :*  LE COMTE (*pendant qu’il parle, ainsi que Figaro, l’orchestre joue pianissimo) :* Diantre soit des femmes, qui fourrent des épingles partout ! *(Il la jette à terre, puis il lit le billet et le baise)*  FIGARO, *qui a tout vu, dit à sa mère et à Suzanne :*  C’est un billet doux, qu’une fillette aura glissé dans sa main en passant. Il était cacheté d’une épingle, qui l’a outrageusement piqué. *(La danse reprend : le Comte qui a lu le billet le retourne ; il y voit l’invitation de renvoyer le cachet pour réponse. Il cherche à terre, et retrouve enfin l’épingle qu’il attache à sa manche.)*  FIGARO, *à Suzanne et à Marceline*: D’un objet aimé tout est cher. Le Voilà qui ramasse l’épingle. Ah ! c’est une drôle de tête ! *(Pendant ce temps, Suzanne a des signes d’intelligence avec la Comtesse. La Danse finit ; la ritournelle du duo recommence.)* |

**3. Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, 1784**

**Acte V, Scène 3**

**FIGARO*, seul, se promenant dans l'obscurité, dit du ton le plus sombre :***

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20  25 | O femme ! femme ! femme ! créature faible et décevante !... Nul animal créé ne peut manquer à son instinct ; le tien est-il donc de tromper ?... Après m'avoir obstinément refusé quand je l'en pressais devant sa maîtresse ; à l'instant qu'elle me donne sa parole, au milieu même de la cérémonie... Il riait en lisant, le perfide et moi, comme un benêt...! Non, Monsieur le Comte, vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas... Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie !... Noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus ; du reste, homme assez ordinaire ; tandis que moi, morbleu ! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes : et vous voulez jouter... On vient... c'est elle... ce n'est personne. - La nuit est noire en diable, et me voilà faisant le sot métier de mari, quoique je ne le sois qu'à moitié ! *(Il s'assied sur un banc.)* Est-il rien de plus bizarre que ma destinée ! Fils de je ne sais pas qui, volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête, et partout je suis repoussé ! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie, et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire ! - Las d'attrister des bêtes malades et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre : me fussé-je mis une pierre au cou ! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail ; auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet sans scrupule : à l'instant, un envoyé... de je ne sais où se plaint de ce que j'offense dans mes vers la Sublime-Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc : et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant : Chiens de chrétiens ! - Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. […] |

**2° Objet d’étude**

**La poésie du XIXe siècle au XXIe siècle :**

- l’œuvre et le parcours associé fixés par le programme :

***Alchimie poétique : la boue et l'or.***

**Baudelaire, *Les Fleurs du mal***

- la lecture cursive d’au moins un recueil appartenant à un autre siècle que celui de l’œuvre au programme, ou d’une anthologie poétique :

**Queneau, *Chêne et Chien***

**Parcours *Alchimie poétique : la boue et l'or.***

**1. Arthur Rimbaud, « Vénus anadyomène », *Cahiers de Douai,* 1870**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10 | **Vénus anadyomène**  Comme d'un cercueil vert en fer blanc, une tête  De femme à cheveux bruns fortement pommadés  D'une vieille baignoire émerge, lente et bête,  Avec des déficits assez mal ravaudés ;  Puis le col gras et gris, les larges omoplates  Qui saillent ; le dos court qui rentre et qui ressort ;  Puis les rondeurs des reins semblent prendre l'essor ;  La graisse sous la peau paraît en feuilles plates ;  L'échine est un peu rouge, et le tout sent un goût  Horrible étrangement ; on remarque surtout  Des singularités qu'il faut voir à la loupe...  Les reins portent deux mots gravés : Clara Venus ;  **–** Et tout ce corps remue et tend sa large croupe  Belle hideusement d'un ulcère à l'anus. |

**2. Tristan Corbière, « Le Crapaud », *Les Amours jaunes*, 1873**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10 | **Le Crapaud**  Un chant dans une nuit sans air…  – La lune plaque en métal clair  Les découpures du vert sombre.  … Un chant ; comme un écho, tout vif  Enterré, là, sous le massif…  – Ça se tait : Viens, c’est là, dans l’ombre…  – Un crapaud ! – Pourquoi cette peur,  Près de moi, ton soldat fidèle !  Vois-le, poète tondu, sans aile,  Rossignol de la boue… – Horreur ! –  … Il chante. – Horreur !! – Horreur pourquoi ?  Vois-tu pas son œil de lumière…  Non : il s’en va, froid, sous sa pierre.  . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .  Bonsoir – ce crapaud-là c’est moi.  Ce soir, 20 Juillet. |

**3. Francis Ponge, « Ode inachevée à la boue » (extraits), *Pièces*, 1962**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20 | La boue plaît aux cœurs nobles parce que constamment méprisée.  Notre esprit la honnit, nos pieds et nos roues l'écrasent. Elle rend la marche difficile et elle salit : voilà ce qu'on ne lui pardonne pas.  C'est de la boue ! dit-on des gens qu'on abomine, ou d'injures basses et intéressées. Sans souci de la honte qu'on lui inflige, du tort à jamais qu'on lui fait. Cette constante humiliation, qui la mériterait ? Cette atroce persévérance !  Boue si méprisée, je t'aime. Je t'aime à raison du mépris où l'on te tient.  De mon écrit, boue au sens propre, jaillis à la face de tes détracteurs2 !  Tu es si belle, après l'orage qui te fonde, avec tes ailes bleues !  Quand, plus que les lointains, le prochain devient sombre et qu'après un long temps de songerie funèbre, la pluie battant soudain jusqu'à meurtrir le sol fonde bientôt la boue, un regard pur l'adore : c'est celui de l'azur agenouillé déjà sur ce corps limoneux3 trop roué de charrettes hostiles, – dans les longs intervalles desquelles, pourtant, d'une sarcelle à son gué opiniâtre la constance et la liberté guident nos pas  [...]  Assurément, si j'étais poète, je pourrais (on l'a vu) parler des lassos, du lierre des lutteurs couchés de la boue. Ainsi sécherait-elle alors, dans mon livre, comme elle sèche sur le chemin, en l'état plastique où le dernier embourbé la laisse...  Mais comme je tiens à elle beaucoup plus qu'à mon poème, eh bien, je veux lui laisser sa chance, et ne pas trop la transférer aux mots. Car elle est ennemie des formes et se tient à la frontière du non-plastique. Elle veut nous tenter aux formes, puis enfin nous en décourager. Ainsi soit-il ! Et je ne saurais donc en écrire, qu'au mieux, à sa gloire, à sa honte, une ode diligemment inachevée... |

**Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*: 3 poèmes**

**1. Une Charogne**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20  25  30  35  40  45 | Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,  Ce beau matin d'été si doux ;  Au détour d'un sentier une charogne infâme  Sur un lit semé de cailloux,  Les jambes en l'air, comme une femme lubrique1,  Brûlante et suant les poisons,  Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique2  Son ventre plein d'exhalaisons3.  Le soleil rayonnait sur cette pourriture,  Comme afin de la cuire à point,  Et de rendre au centuple à la grande Nature  Tout ce qu'ensemble elle avait joint ;  Et le ciel regardait la carcasse superbe  Comme une fleur s'épanouir.  La puanteur était si forte, que sur l'herbe  Vous crûtes vous évanouir.  Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride4,  D'où sortaient de noirs bataillons  De larves, qui coulaient comme un épais liquide  Le long de ces vivants haillons.  Tout cela descendait, montait comme une vague,  Ou s'élançait en pétillant ;  On eût dit que le corps, enflé d'un souffle vague,  Vivait en se multipliant.  Et ce monde rendait une étrange musique,  Comme l'eau courante et le vent,  Ou le grain qu'un vanneur d'un mouvement rythmique  Agite et tourne dans son van5.  Les formes s'effaçaient et n'étaient plus qu'un rêve,  Une ébauche6 lente à venir,  Sur la toile oubliée, et que l'artiste achève  Seulement par le souvenir.  Derrière les rochers une chienne inquiète  Nous regardait d'un œil fâché,  Épiant le moment de reprendre au squelette  Le morceau qu'elle avait lâché.  - Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,  À cette horrible infection,  Étoile de mes yeux, soleil de ma nature,  Vous, mon ange et ma passion !  Oui ! telle vous serez, ô la reine des grâces,  Après les derniers sacrements,  Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses.  Moisir parmi les ossements.  Alors, ô ma beauté ! dites à la vermine  Qui vous mangera de baisers,  Que j'ai gardé la forme et l'essence divine  De mes amours décomposés ! |

1. *Lubrique*: impudique, vicieux, ayant un goût immodéré des plaisirs sexuels.

2. *Cynique*: qui se plaît à ignorer délibérément la morale, les convenances. Sans scrupules.

3. *Exhalaison*: gaz, odeur, vapeur qui s’exhale, se répand.

4. *Putride*: en putréfaction, en voie de décomposition.

5. *Van*: panier large et plat permettant de trier et de nettoyer les grains de blé.

6. *Ébauche*: première forme d’une œuvre d’art, d’un ouvrage, qui contient déjà en germe les caractéristiques de la production finale.

**2. Hymne à la beauté**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20  25 | Viens-tu du ciel profond ou sors-tu de l'abîme1, Ô Beauté ! ton regard, infernal et divin, Verse confusément le bienfait et le crime, Et l'on peut pour cela te comparer au vin.  Tu contiens dans ton œil le couchant et l'aurore ; Tu répands des parfums comme un soir orageux ; Tes baisers sont un philtre et ta bouche une amphore Qui font le héros lâche et l'enfant courageux.  Sors-tu du gouffre noir ou descends-tu des astres ? Le Destin charmé suit tes jupons comme un chien ; Tu sèmes au hasard la joie et les désastres, Et tu gouvernes tout et ne réponds de rien.  Tu marches sur des morts, Beauté, dont tu te moques ; De tes bijoux l'Horreur n'est pas le moins charmant, Et le Meurtre, parmi tes plus chères breloques2, Sur ton ventre orgueilleux danse amoureusement.  L'éphémère3 ébloui vole vers toi, chandelle, Crépite, flambe et dit : Bénissons ce flambeau ! L'amoureux pantelant incliné sur sa belle A l'air d'un moribond4 caressant son tombeau.  Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, qu'importe, Ô Beauté ! monstre énorme, effrayant, ingénu ! Si ton œil, ton souris5, ton pied, m'ouvrent la porte D'un Infini que j'aime et n'ai jamais connu ?  De Satan ou de Dieu, qu'importe ? Ange ou Sirène, Qu'importe, si tu rends, - fée aux yeux de velours, Rythme, parfum, lueur, ô mon unique reine ! - L'univers moins hideux et les instants moins lourds ? |

*Vocabulaire :  
1 abîme : gouffre, grande cavité  
2 breloque : bijou de faible valeur  
3 éphémère : insecte dont l’adulte ne vit qu’un seul jour  
4 moribond : sur le point de mourir  
5 souris : sourire*

**3. Le Vin des chiffonniers (CV dans l’édition de 1861)**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20  25  30 | Souvent, à la clarté rouge d’un réverbère  Dont le vent bat la flamme et tourmente le verre,  Au cœur d’un vieux faubourg, labyrinthe fangeux1  Où l’humanité grouille en ferments2 orageux ;  On voit un chiffonnier3 qui vient, hochant la tête  Butant, et se cognant aux murs comme un poëte,4  Et, sans prendre souci des mouchards5, ses sujets6,  Épanche tout son cœur en glorieux projets.  Il prête des serments, dicte des lois sublimes,  Terrasse les méchants, relève les victimes,  Et sous le firmament7 comme un dais8 suspendu  S’enivre des splendeurs de sa propre vertu.  Oui, ces gens harcelés de chagrins de ménage,  Moulus9 par le travail et tourmentés par l’âge,  Éreintés et pliant sous un tas de débris,  Vomissement confus de l’énorme Paris,  Reviennent, parfumés d’une odeur de futailles10,  Suivis de compagnons, blanchis dans les batailles,  Dont la moustache pend comme les vieux drapeaux.  Les bannières, les fleurs et les arcs triomphaux  Se dressent devant eux, solennelle magie !  Et dans l’étourdissante et lumineuse orgie11  Des clairons, du soleil, des cris et du tambour,  Ils apportent la gloire au peuple ivre d’amour !  C'est ainsi qu'à travers l'Humanité frivole  Le vin roule de l'or, éblouissant Pactole12 ;  Par le gosier de l'homme il chante ses exploits  Et règne par ses dons ainsi que les vrais rois.  Pour noyer la rancœur et bercer l'indolence13  De tous ces vieux maudits qui meurent en silence,  Dieu, touché de remords, avait fait le sommeil ;  L’Homme ajouta le Vin, fils sacré du Soleil ! |

1. boueux

2. germes

3. Le chiffonnier exerçait un petit métier, très peu lucratif, mais utile : les chiffonniers récupèrent au départ des chiffons dont on fait du papier. Cette activité voit son apogée au XIXe siècle avec le développement de la papeterie. Les chiffonniers ramassent également aussi toutes sortes de rebuts : en particulier des os, dont on fait de la colle, des boutons, etc. Ce métier disparaîtra avec l’introduction, par le préfet Poubelle, des premières boîtes à ordure en 1883.

cf. <http://magenealogie.eklablog.com/le-chiffonnier-a158471496>

4. orthographe ancienne

5. indicateurs de police

6. personnes soumises à l’autorité d’un pouvoir souverain

7. voûte céleste ; ciel

8. structure ou toile placée au-dessus d’un trône, d’un autel et/ou d’un personnage important

9. épuisés

10. fûts, tonneaux

11. à l’origine, fêtes antiques en l’honneur de Dionysos-Bacchus (Ôrgia) ▷ réunion ou l’on se livre à des excès ▷ une orgie de…

12. dans la mythologie grecque, fleuve de l’ancienne Lydie (Asie Mineure), charriant des paillettes d’or, origine de la fortune de Crésus

13. disposition à éviter l’effort physique ou moral ; sens vieilli : insensibilité à la douleur (du latin *indolentia* = absence de douleur) ; Baudelaire, latiniste chevronné, écrivait aussi en latin : les connotations issues de l’étymologie peuvent sous-tendre le sens des mots

**3° Objet d’étude**

**Le roman et le récit**

**du Moyen Âge au XXIe siècle**

*Récit entendu au sens large : roman, nouvelle, récit de voyage, récit biographique, journal*

- l’œuvre et le parcours associé fixés par le programme :

***Le personnage de roman, esthétiques et valeurs***.

**Stendhal, *Le Rouge et le Noir***

- la lecture cursive d’au moins un roman ou un récit long appartenant à un autre siècle :

**Juliet, *Lambeaux***

**Parcours *Le personnage de roman, esthétiques et valeurs***

**1. Diderot, *Jacques le Fataliste et son maître*, incipit, 1773, 1° édition posthume en France, 1796**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20  25  30  35  40 | Comment s’étaient-ils rencontrés ? Par hasard, comme tout le monde. Comment s’appelaient-ils ? Que vous importe ? D’où venaient-ils ? Du lieu le plus prochain. Où allaient-ils ? Est-ce que l’on sait où l’on va ? Que disaient-ils ? Le maître ne disait rien, et Jacques disait que son capitaine disait que tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut.  Le Maître. – C’est un grand mot que cela.  Jacques. – Mon capitaine ajoutait que chaque balle qui partait d’un fusil avait son billet[[1]](#footnote-1).  Le Maître. – Et il avait raison…  Après une courte pause, Jacques s’écria : « Que le diable emporte le cabaretier et son cabaret ! »  Le Maître. – Pourquoi donner au diable son prochain ? Cela n’est pas chrétien.  Jacques. – C’est que, tandis que je m’enivre de son mauvais vin, j’oublie de mener nos chevaux à l’abreuvoir. Mon père s’en aperçoit ; il se fâche. Je hoche de la tête : il prend un bâton et m’en frotte un peu durement les épaules. Un régiment passait pour aller au camp devant Fontenoy[[2]](#footnote-2), de dépit je m’enrôle. Nous arrivons ; la bataille se donne…  Le Maître. – Et tu reçois la balle à ton adresse.  Jacques. – Vous l’avez deviné ; un coup de feu au genou ; et Dieu sait les bonnes et mauvaises aventures amenées par ce coup de feu. Elles se tiennent ni plus ni moins que les chaînons d’une gourmette[[3]](#footnote-3). Sans ce coup de feu, par exemple, je crois que je n’aurais été amoureux de ma vie, ni boiteux.  Le Maître. – Tu as donc été amoureux ?  Jacques. – Si je l’ai été !  Le Maître. – Et cela par un coup de feu ?  Jacques. – Par un coup de feu.  Le Maître. – Tu ne m’en as jamais dit un mot.  Jacques. – Je le crois bien.  Le Maître. – Et pourquoi cela ?  Jacques. – C’est que cela ne pouvait être dit ni plus tôt ni plus tard.  Le Maître. – Et le moment d’apprendre ces amours est-il venu ?  Jacques. – Qui le sait ?  Le Maître. – À tout hasard, commence toujours…  Jacques commença l’histoire de ses amours. C’était l’après-dîner[[4]](#footnote-4). Il faisait un temps lourd, son maître s’endormit. La nuit les surprit au milieu des champs ; les voilà fourvoyés. Voilà le maître dans une colère terrible et tombant à grands coups de fouet sur son valet, et le pauvre diable disant à chaque coup : « Celui-là était apparemment encore écrit là-haut. »  Vous voyez, lecteur, que je suis en beau chemin, et qu’il ne tiendrait qu’à moi de vous faire attendre un an, deux ans, trois ans, le récit des amours de Jacques, en le séparant de son maître et en leur faisant courir à chacun tous les hasards qu’il me plairait. Qu’est-ce qui m’empêcherait de marier le maître et de le faire cocu ? d’embarquer Jacques pour les îles ? d’y conduire son maître ? de les ramener tous les deux en France sur le même vaisseau ? Qu’il est facile de faire des contes[[5]](#footnote-5) ! mais ils en seront quittes l’un et l’autre pour une mauvaise nuit, et vous pour ce délai. |

**2. Albert Camus, *L’Etranger*, chapitre IV, partie II, 1942, « Même sur un banc d’accusé […] charges écrasantes contre un coupable ».**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20  25  30  35  40 | Même sur un banc d’accusé, il est toujours intéressant d’entendre parler de soi. Pendant les plaidoiries du procureur et de mon avocat, je peux dire qu’on a beaucoup parlé de moi et peut-être plus de moi que de mon crime. Étaient-elles si différentes, d’ailleurs, ces plaidoiries ? L’avocat levait les bras et plaidait coupable, mais avec excuses. Le procureur tendait ses mains et dénonçait la culpabilité, mais sans excuses. Une chose pourtant me gênait vaguement. Malgré mes préoccupations, j’étais parfois tenté d’intervenir et mon avocat me disait alors : « Taisez-vous, cela vaut mieux pour votre affaire. » En quelque sorte, on avait l’air de traiter cette affaire en dehors de moi. Tout se déroulait sans mon intervention. Mon sort se réglait sans qu’on prenne mon avis. De temps en temps, j’avais envie d’interrompre tout le monde et de dire : « Mais tout de même, qui est l’accusé ? C’est important d’être l’accusé. Et j’ai quelque chose à dire ! » Mais réflexion faite, je n’avais rien à dire. D’ailleurs, je dois reconnaître que l’intérêt qu’on trouve à occuper les gens ne dure pas longtemps. Par exemple, la plaidoirie du procureur m’a très vite lassé. Ce sont seulement des fragments, des gestes ou des tirades entières, mais détachées de l’ensemble, qui m’ont frappé ou ont éveillé mon intérêt.  Le fond de sa pensée, si j’ai bien compris, c’est que j’avais prémédité mon crime. Du moins, il a essayé de le démontrer. Comme il le disait lui-même : « J’en ferai la preuve, Messieurs, et je la ferai doublement. Sous l’aveuglante clarté des faits d’abord et ensuite dans l’éclairage sombre que me fournira la psychologie de cette âme criminelle. » Il a résumé les faits à partir de la mort de maman. Il a rappelé mon insensibilité, l’ignorance où j’étais de l’âge de maman, mon bain du lendemain, avec une femme, le cinéma, Fernandel et enfin la rentrée avec Marie. J’ai mis du temps à le comprendre, à ce moment, parce qu’il disait « sa maîtresse » et pour moi, elle était Marie. Ensuite, il en est venu à l’histoire de Raymond. J’ai trouvé que sa façon de voir les événements ne manquait pas de clarté. Ce qu’il disait était plausible. J’avais écrit la lettre d’accord avec Raymond pour attirer sa maîtresse et la livrer aux mauvais traitements d’un homme « de moralité douteuse ». J’avais provoqué sur la plage les adversaires de Raymond. Celui-ci avait été blessé. Je lui avais demandé son revolver. J’étais revenu seul pour m’en servir. J’avais abattu l’Arabe comme je le projetais. J’avais attendu. Et « pour être sûr que la besogne était bien faite », j’avais tiré encore quatre balles, posément, à coup sûr, d’une façon réfléchie en quelque sorte.  « Et voilà, Messieurs, a dit l’avocat général. J’ai retracé devant vous le fil d’événements qui a conduit cet homme à tuer en pleine connaissance de cause. J’insiste là-dessus, a-t-il dit. Car il ne s’agit pas d’un assassinat ordinaire, d’un acte irréfléchi que vous pourriez estimer atténué par les circonstances. Cet homme, Messieurs, cet homme est intelligent. Vous l’avez entendu, n’est-ce pas ? Il sait répondre. Il connaît la valeur des mots. Et l’on ne peut pas dire qu’il a agi sans se rendre compte de ce qu’il faisait. »  Moi j’écoutais et j’entendais qu’on me jugeait intelligent. Mais je ne comprenais pas bien comment les qualités d’un homme ordinaire pouvaient devenir des charges écrasantes contre un coupable. |

**Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, deux extraits**

**1. Partie 1, chapitre 4 La première apparition de Julien**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20  25  30  35 | Au lieu de surveiller attentivement l’action de tout le mécanisme1, Julien lisait. Rien n’était plus antipathique au vieux Sorel ; il eût peut-être pardonné à Julien sa taille mince, peu propre aux travaux de force, et si différente de celle de ses aînés ; mais cette manie de lecture lui était odieuse : il ne savait pas lire lui-même.  Ce fut en vain qu’il appela Julien deux ou trois fois. L’attention que le jeune homme donnait à son livre, bien plus que le bruit de la scie, l’empêcha d’entendre la terrible voix de son père. Enfin, malgré son âge, celui-ci sauta lestement sur l’arbre soumis à l’action de la scie, et de là sur la poutre transversale qui soutenait le toit. Un coup violent fit voler dans le ruisseau le livre que tenait Julien ; un second coup aussi violent, donné sur la tête, en forme de calotte, lui fit perdre l’équilibre. Il allait tomber à douze ou quinze pieds plus bas, au milieu des leviers de la machine en action, qui l’eussent brisé, mais son père le retint de la main gauche comme il tombait.  -Eh bien, paresseux ! tu liras donc toujours tes maudits livres, pendant que tu es de garde à la scie ? Lis-les le soir, quand tu vas perdre ton temps chez le curé, à la bonne heure.  Julien, quoique étourdi par la force du coup, et tout sanglant, se rapprocha de son poste officiel, à côté de la scie. Il avait les larmes aux yeux, moins à cause de la douleur physique, que pour la perte de son livre qu’il adorait.  -Descends, animal, que je te parle.  Le bruit de la machine empêcha encore Julien d’entendre cet ordre. Son père qui était descendu, ne voulant pas se donner la peine de remonter sur le mécanisme, alla chercher une longue perche pour abattre les noix, et l’en frappa sur l’épaule. À peine Julien fut-il à terre, que le vieux Sorel, le chassant rudement devant lui, le poussa vers la maison. Dieu sait ce qu’il va me faire ! se disait le jeune homme. En passant, il regarda tristement le ruisseau où était tombé son livre ; c’était celui de tous qu’il affectionnait le plus, *le Mémorial de Sainte-Hélène.*  Il avait les joues pourpres et les yeux baissés. C’était un petit jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, faible en apparence, avec des traits irréguliers, mais délicats, et un nez aquilin. De grands yeux noirs, qui, dans les moments tranquilles, annonçaient de la réflexion et du feu, étaient animés en cet instant de l’expression de la haine la plus féroce. Des cheveux châtain foncé, plantés fort bas, lui donnaient un petit front, et dans les moments de colère, un air méchant. Parmi les innombrables variétés de la physionomie humaine, il n’en est peut-être point qui se soit distinguée par une spécialité plus saisissante. Une taille svelte et bien prise annonçait plus de légèreté que de vigueur. Dès sa première jeunesse, son air extrêmement pensif et sa grande pâleur avaient donné l’idée à son père qu’il ne vivrait pas, ou qu’il vivrait pour être une charge à sa famille. Objet des mépris de tous à maison, il haïssait ses frères et son père ; dans les jeux du dimanche, sur la place publique, il était toujours battu. |

1. Celui de la scie dans l’entreprise de son père

**2. Partie II, chapitre 2**

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20  25  30  35 | Les hommes réunis dans ce salon semblèrent à Julien avoir quelque chose de triste et de contraint ; on parle bas à Paris, et l’on n’exagère pas les petites choses.  Un joli jeune homme, avec des moustaches, très pâle et très élancé, entra vers les six heures et demie ; il avait une tête fort petite.  — Vous vous ferez toujours attendre, dit la marquise, à laquelle il baisait la main.  Julien comprit que c’était le comte de La Mole. Il le trouva charmant dès le premier abord.  Est-il possible, se dit-il, que ce soit là l’homme, dont les plaisanteries offensantes doivent me chasser de cette maison !  À force d’examiner le comte Norbert, Julien remarqua qu’il était en bottes et en éperons ; et moi je dois être en souliers, apparemment comme inférieur. On se mit à table. Julien entendit la marquise qui disait un mot sévère, en élevant un peu la voix. Presque en même temps il aperçut une jeune personne extrêmement blonde et fort bien faite, qui vint s’asseoir vis-à-vis de lui. Elle ne lui plut point, cependant en la regardant attentivement, il pensa qu’il n’avait jamais vu des yeux aussi beaux ; mais ils annonçaient une grande froideur d’âme. Par la suite, Julien trouva qu’ils avaient l’expression de l’ennui qui examine, mais qui se souvient de l’obligation d’être imposant. Mme de Rênal avait cependant de bien beaux yeux, se disait-il, le monde lui en faisait compliment ; mais ils n’avaient rien de commun avec ceux-ci. Julien n’avait pas assez d’usage pour distinguer que c’était du feu de la saillie, que brillaient de temps en temps les yeux de Mlle Mathilde, c’est ainsi qu’il l’entendit nommer. Quand les yeux de Mme de Rênal s’animaient, c’était du feu des passions, ou par l’effet d’une indignation généreuse au récit de quelque action méchante. Vers la fin du repas, Julien trouva un mot pour exprimer le genre de beauté des yeux de Mlle de La Mole : Ils sont scintillants, se dit-il. Du reste, elle ressemblait cruellement à sa mère, qui lui déplaisait de plus en plus, et il cessa de la regarder. En revanche, le comte Norbert lui semblait admirable de tous points. Julien était tellement séduit, qu’il n’eut pas l’idée d’en être jaloux et de le haïr, parce qu’il était plus riche et plus noble que lui.  Julien trouva que le marquis avait l’air de s’ennuyer.  Vers le second service, il dit à son fils :  — Norbert, je te demande tes bontés pour M. Julien Sorel, que je viens de prendre à mon état-major, et dont je prétends faire un homme, si *cella* se peut.  — C’est mon secrétaire, dit le marquis à son voisin, et il écrit cela avec deux *ll*.  Tout le monde regarda Julien, qui fit une inclination de tête un peu trop marquée à Norbert ; mais en général on fut content de son regard. |

**4° Objet d’étude**

**La littérature d’idées**

**du XVIe siècle au XVIIIe siècle**

*Littérature d’idées entendue au sens large : non fictionnel et fictionnel à visée argumentative*

- l’œuvre et le parcours associé fixés par le programme :

***Notre monde vient d'en trouver un autre***.

**Montaigne, *Essais,* « Les Cannibales », « Les Coches »**

- la lecture cursive d’au moins une œuvre appartenant à un autre siècle que celui de l’œuvre au programme, ou d’une anthologie de textes relevant de la littérature d’idées :

**Diderot, *Jacques le Fataliste et son maître***

1. Reprise textuelle de *Tristram Shandy*, de Laurence Sterne. Le billet constitue une espèce de passeport permettant le passage ou l’accès dans certains lieux. [↑](#footnote-ref-1)
2. *Fontenoy :* une des seules indications spatiales du récit. Il s’agit de la bataille du 11 mai 1745, qui se clôt par la victoire française du maréchal de Saxe sur la coalition anglo-hollando-autrichienne et met fin à la guerre de Succession d’Espagne. [↑](#footnote-ref-2)
3. *Gourmette :* chaînette constituant une partie du mors du cheval. C’est un motif récurrent dans l’ouvrage métaphorisant l’enchaînement des causes et des effets caractéristiques du déterminisme. [↑](#footnote-ref-3)
4. *Après-dîner :* après-midi. [↑](#footnote-ref-4)
5. *Contes :* récits imaginés. [↑](#footnote-ref-5)